

La montanara

[« L'ottantenne "Montanara" - Messaggero Veneto »](#), sur Archivio - Messaggero Veneto, 3 juillet 2007

(traduction Google)

« La Montanara, bitte ». Année 1964 environ, à Prince Albert, sous les Vajolets. La demande, polie et ferme, a été formulée par le porte-parole d'un groupe de randonneurs autrichiens ou allemands à trois garçons qui chantent doucement, dans un coin du refuge. Ils n'ont pas pensé à cette pièce, peut-être parce qu'elle est peu évidente, peut-être à cause de la complexité harmonique que lui attribue Luigi Pigarelli (à quatre voix, avec la pédale de basse cruciale, et le soliste accompagné du chœur bouche fermée). Mais, pour un litre de vin (qui arrive à point après la représentation), cela et bien plus encore. Après tout, nous, les Italiens, attendons peu et des choses très précises : si nous avions été dans la plaine, la demande aurait peut-être été « Sole mio ».

A partir de ce petit fait, quelques idées me viennent à l'esprit maintenant, à l'occasion de l'anniversaire de la chanson, devenue aujourd'hui octogénaire. Où en est la beauté ? Surtout dans l'œil du spectateur, ou dans les oreilles de celui qui écoute, bien sûr. Mais avec le poids décisif supplémentaire que peut jouer la composante affective. « Même un cafard est beau chez maman », dit un adage napolitain : qu'il soit un objet, un événement, un souvenir, une personne ; nous reconnaissons également des valeurs esthétiques à ce qui nous permet d'une certaine manière de réfléchir avec des implications positives et gratifiantes. Il va de soi que ces réflexions n'ont pas vocation à offenser la pièce (notamment la juxtaposition avec le cafard, à prendre dans son sens d'amour qui rachète et transforme tout). Mais il ne fait aucun doute qu'en termes de mérites musicaux et littéraires, La Montanara n'est pas la plus belle pièce d'inspiration alpine. Il est pourtant très chanté, très apprécié, considéré comme l'hymne officiel de ceux qui vont à la montagne. Il appartient aux chorales, comme « Le beau Danube bleu », ou la marche de Radetzky, pièces attendues et exigées pour être présentes au Concert du Nouvel An. C'est précisément parce qu'elle a été à l'origine une « chanson de montagne » qui a ensuite évolué de diverses manières, et donc le fait d'avoir été diffusée et interprétée plus que d'autres chansons a fait accumuler, au fil du temps, un sédiment émotionnel comme très peu d'autres. Alors laissons-nous emporter par les notes, même si elles ne sont pas excellentes, et par le texte un peu oléographique, dont beaucoup ne savent même pas à quoi il fait allusion (pour ceux qui se posent le problème, nous donnons quelques informations plus loin), sans penser aux comparaisons entre valeur et popularité. Retraçons l'histoire de cette fortune.

Sur le chemin qui traverse Pian della Mussa, dans le Val di Lanzo piémontais, le 1er juillet 1927, un jeune alpiniste, Toni Ortelli, marche seul. « Je suis monté, sans raison, vers Gias del Rulè et après environ une heure je me suis arrêté et je me suis assis pour contempler la montagne », racontera-t-il plus tard. Il pense à Casimiro Bich, un guide valdôtain décédé deux ans plus tôt sur le Mont Rose, dans la tempête. Au lieu de cela, c'était une journée ensoleillée et un calme profond. Soudain, au loin, vers l'Alpe della Ciamarella, s'élève dans le bleu une chanson de jeunesse : peut-être un jeune berger confondu avec son troupeau. Là-haut parmi les montagnes, « entre bois et vallées dorées. J'ai chanté. J'ai chanté sans m'en rendre compte et la mélodie coulait de manière fluide, douce, sans s'arrêter. J'ai fermé les yeux pour entendre aussi ce que je chantaient et j'ai continué ». Cette description poétique faisait penser à une inspiration tirée d'un motif de vallée ;

certain rapportent au contraire qu'Ortelli aurait entendu la cellule mélodique inspirante un soir dans une taverne de Balme, puis l'aurait perfectionnée avec son ami Bepi Rauzi.

Quoi qu'il en soit, par l'intermédiaire de Leo Seisler, un étudiant trentin inscrit à l'Université de Turin, le thème et les paroles arrivent peu après à Nino Peterlongo, directeur de la chorale de la Sosat, la formation de chant de la société ouvrière d'alpinisme, créée un an plus tôt. Seisler le chante à l'oreille de Mario Pedrotti et Tullio Antonutti ; puis Luigi Pigarelli, magistrat de profession et musicien amateur rédige une partition avec harmonisation, en ajoutant une partie finale conçue par lui-même. La première représentation officielle, à notre connaissance, eut lieu à Rome le 7 avril 1929, lors d'un concert donné par le Chœur de la Sosat dans les studios Eiar. L'année suivante, la compagnie publie une partition pour chant et accompagnement de piano, dont les bénéfices financent la reconstruction du refuge Cesare Battisti à Paganella.

Il ne faut pas oublier qu'à l'époque les vallées du Trentin ont été acquises par l'Italie depuis à peine une décennie et qu'il est nécessaire de renforcer l'identité nationale également en termes de chants. Et même sans le contenu patriotique de l'Hymne au Trentin écrit par la veuve Battisti, La Montanara se prête aussi admirablement à ce besoin. C'est plutôt l'âme prolétarienne et les veines socialistes réelles ou supposées de la Sosat qui ne vont pas bien.

Ainsi, dans les années 1930, celui-ci fut sous tutelle (le satané Antonio Falzolgher avait été appelé à la régence) ; en 1938 donc, sa chorale fut obligée de changer son nom pour Coro della Sat (Società degli alpinisti tridentini), et le « fasciste G. B. Tambosi » fut nommé président. Après la tourmente de la guerre, le chœur Sosat se reconstitue et peu de temps après il se donne sa nouvelle organisation, de même que celui de la Sat (curieusement encore sous la présidence de Tambosi).

Des différends surgissent sur l'appartenance des choristes, et aussi sur la Montanara, qui entre-temps est devenu un point fort de tous les chœurs alpins. Pedrotti, de la Sat, conclut un accord avec Ortelli et Pigarelli sur les éditions et exploitation des droits de La Montanara. Ceci à l'insu de Sosat qui en avait auparavant le droit exclusif, du moins le prétend-elle une fois qu'elle en a pris connaissance. Cela se produit également 44 ans plus tard, en 1995, avec une communication formelle des éditions Pedrotti (selon les Sosatinis cependant, le document prouvant l'exclusivité, bien que demandé à la consultation, n'aurait jamais été produit).

La querelle sur les droits n'ôte pas le succès à La Montanara, au contraire. Au cours des décennies suivantes, la pièce fut chantée à outrance, prise pour l'hymne national italien, utilisée pour nommer des chœurs, y compris allemands et locaux, traduite en 148 langues, modulée en une infinité de transcriptions pour voix et instruments. Les 80 ans de La Montanara ont également été célébrés récemment avec un événement organisé au Musée National de la Montagne, avec la participation des dirigeants du CAI, des chœurs Sosat et Edelweiss, ainsi que de Maria Ortelli, quatre-vingt-dix-huit ans, la veuve de l'auteur.